

GIL EGGER

Double vue




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gil Egger

Double vue



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, août 2002
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

LE CHOC

Pourquoi était-elle encore là, à faire le tour de ce terrain de motocross ? Elle marchait, décontractée, sans jeter un regard aux machines qui tournaient, bourdonnant comme un monotone essaim mécanique. Ses amis chevauchaient leur moto, suant sous les casques. Les uns derrière les autres les engins sautaient sur les bosses. Les bonds des motards ressemblaient au vol saccadé des libellules.

Il faisait chaud, l'orage menaçait. Dans leur combinaison, les concurrents crevaient de chaleur. Ses pensées vagabondaient. Sur tous les terrains de motocross, elle suivait son petit ami, Stéphane. Quand quelqu'un a une passion, le mieux est de la partager. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un moteur, mais elle connaissait maintenant le nom de toutes les pièces. Passagère, elle n'avait jamais voulu prendre un guidon dans ses mains. Elle vivait l'amour mécanique à travers les discussions de ses amis.

La passion des autres a quelque chose de confortable. Comme un liquide un peu épais, qui remonte le long des parois d'un verre, se répand lentement quand on le renverse et s'infiltre partout. Une fois envahie, il suffit de la laisser vivre sa vie. Vite, on assimile le langage et les codes. Par moments, la question se pose tout de même : « et moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ? » Le temps passe. On vit dans les élans des autres.

Sur le circuit, bruyantes et brutales montées en régime des moteurs. Ces deux-temps étaient nerveux. Indispensable pour se faire une place dans cette discipline. On avait arrosé copieusement le parcours et les motos n'étaient plus que tas brunâtres, apparemment de la même marque, avec un unique sponsor à l'uniforme couleur boue.

Ils tournaient. On en était au milieu de la manche. Inconsciemment, son cerveau décomptait les minutes. Elle n'avait pas besoin d'attendre que le bruit des motos baisse soudain d'un cran, à la fin d'une manche ; son cerveau savait, presque à la seconde près, quand cela allait arriver. Cela faisait, elle ne s'en souvenait plus bien, oui, au moins deux ans qu'elle suivait cette compétition. Stéphane n'était pas un champion, il ne voulait même pas en devenir un, il était un passionné, pas davantage. Donc, tous les week-ends, debout à l'aube, aller chercher la camionnette avec les machines et se rendre sur les terrains. Il avait une façon bien à lui d'aimer ça, il ne râlait presque jamais et elle, amoureuse avec légèreté,

touchée par son enthousiasme, prenait ça comme quelque chose de normal. Se lever le matin ne lui avait d'ailleurs jamais posé de problème, une fois les yeux ouverts elle était immédiatement engagée dans sa journée, toute fatigue dissipée en quelques instants. La nature l'avait dotée de cette énergie, elle ne s'en étonnait pas, elle était même plutôt surprise que tout le monde ne soit pas comme elle.

Elle avait pris l'habitude, quand la configuration des lieux le permettait, de faire le tour du terrain. Stéphane lui demandait toujours où elle allait se placer, toujours elle répondait qu'elle finirait près du bus camping mais que d'abord elle allait faire le tour.

Ici le tour se résumait à peu de chose. Le terrain avait été aménagé en plein champ, peu après la moisson. La paille était encore en tas dans les champs voisins. Elle pensa qu'ils feraient bien de se hâter de rentrer les bottes. Les nuages noircissaient au loin, devant les montagnes. La lourdeur de l'air laissait prévoir un orage imminent. Ces derniers jours, il avait plu, par endroits.

Qu'allait-elle faire? Bavarder avec une des filles qui suivait aussi cette caravane? Elle n'avait pas envie de parler, aujourd'hui. D'ailleurs, elle n'avait pas très souvent envie de parler. Elle ne connaissait pas bien les filles de ce milieu. Elles changeaient souvent. Les passionnées restaient. Parfois, elles changeaient de copain et cela valait des discussions animées sur les raisons de la rupture. D'autres filles apparaissaient, les yeux brillants et grands ouverts devant ce monde bourdonnant. Elles posaient des questions, elles s'intéressaient, tout énamourées de leur gladiateur au casque rutilant qui ne laissait apercevoir que les yeux. Ces petites changeaient fréquemment, les héros sont souvent d'une banalité confondante hors du terrain de leurs exploits. Se lever à cinq heures du matin tous les week-ends a de quoi refroidir bien des ardeurs et l'enthousiasme amoureux ne dure pas toujours une saison entière. Elle avait presque l'impression d'être un vétéran. Elle ne collait pas, physiquement à l'image de la groupie. Les petites amies de ces messieurs étaient davantage à la mode, minces comme des fils pour la plupart, cheveux coupés selon les dernières tendances. Elle n'avait pas envie de suivre ce mouvement. Elle n'était pas grosse mais tout de même loin de ces demi-anorexiques. Elle avait des bras pleins, des jambes pleines. A une époque pas si lointaine, on l'aurait considérée comme maigre, ou au moins mince, là elle tranchait. Elle n'avait aucune envie de changer, elle avait suffisamment intercepté de regards masculins pour savoir qu'elle pouvait susciter le désir.

La manche en était aux deux tiers. Elle marchait en direction des bus et des caravanes. Elle était près des bosses, créées le matin même par les tracteurs. Elle pensa qu'elle serait à l'arrivée quand finirait cette manche de l'épreuve. Elle baissa les yeux pour regarder où elle marchait: on se tord facilement les pieds dans

ces champs. Elle perçut plus qu'elle n'entendit le cri ou plutôt le grognement du pilote qui s'était raté. Arrivé de travers sur la bosse, sa main avait lâché le guidon au mauvais moment. En l'air, on corrige mal sa trajectoire!

Le motard était parti de côté, presque à l'horizontale et comme un idiot il gardait le regard rivé à sa machine. Son casque frappa la tête de la jeune fille. Proprement assommée, elle tomba sans un cri, au ralenti, comme une poupée de chiffon. Le motard s'écrasa à côté, la moto sur la jambe. Il hurla de douleur. Il se mit sur un genou, tenant son autre jambe en grimaçant. Il n'avait pas senti que sa tête avait frappé quelqu'un. Certains coururent vers lui, d'autres vers la jeune fille. Elle ne bougeait plus. Ils lui tapotèrent les joues, l'appelèrent. Rien. Pas un mouvement, pas un froncement de sourcils. Elle avait une blessure à la tête, avec un tout petit filet de sang. Ils se gardèrent de la bouger. Les secouristes approchaient. Ils constatèrent qu'elle était dans le coma. Un hélicoptère devait l'emmener à l'hôpital. Pas loin, moins de dix minutes suffirent. Il fallut beaucoup plus de temps à Stéphane pour s'y rendre. Il fut le dernier au courant. En meilleure position que le motard éjecté, il avait fini sa course, au moment de l'accident et n'avait pas pris conscience du drame. Un de ses amis vint lui dire, en lui tenant le bras, que quelque chose s'était passé. Il la vit, étendue, une jambe repliée, les bras sagement étendus le long du corps. Il n'eut pas le temps d'avoir peur. On lui raconta qu'elle avait reçu un motard sur la tête. L'hélicoptère était là. Les brancardiers glissèrent une civière sous le corps de la jeune fille et l'emportèrent dans la position où elle était. Pas de place pour lui dans l'hélico.

Il arriva à l'hôpital une éternité plus tard. Les examens n'étaient pas finis. Dans la salle d'attente, il s'endormit. Sa tête bourdonnait du bruit de la course, des images vagues de cross se formaient dans le noir du sommeil quand il se sentit bouger. Il ouvrit les yeux, un personnage aux sourcils épais le regardait en lui secouant doucement l'épaule. Il se passa un peu de temps entre le moment où il enregistrerait les paroles et où la compréhension se fit. Sa copine n'avait pas de fracture du crâne mais elle avait subi un gros choc, elle était dans le coma et pour plus de sûreté ils l'avaient mise sous sédatifs pour qu'elle en sorte doucement. Il fallut que le médecin exprime clairement qu'il ne servait à rien d'attendre pour que le jeune homme réalise que la meilleure chose à faire était de se lever et de partir. Il sortit de l'hôpital, un peu groggy. Il n'avait prononcé que quelques mots: merci, au revoir. En ouvrant la portière de la voiture, il se demanda s'il n'aurait pas dû demander à voir son amie. En fait, il ne savait pas comment on se comporte dans un cas comme celui-ci. Est-ce qu'il est normal de demander à voir une personne dans le coma? Est-ce qu'il est anormal de ne pas poser de questions sur la gravité de son état, sur les conséquences possibles, et le temps

DOUBLE VUE

qu'il faudrait pour qu'elle se réveille? Stéphane se sentit mal à l'aise. Quand on n'a été confronté à rien d'autre que des tibias cassés ou des épaules démises, on ne sait pas ce qu'il est convenable de dire et de faire. Il partit, il devait encore récupérer sa moto et ses affaires au terrain. Sur le terrain de cross, les courses continuaient. Stéphane n'eut pas le cœur d'enfourcher sa machine.

Quand elle reprit conscience, il lui sembla qu'elle flottait. Pas dans l'eau, mais elle flottait. Elle perçut ensuite une sensation de lourdeur insupportable dans la tête. L'impression était étrange et faisait mal au cœur. Elle ne savait pas si elle sentait son corps, sa tête ou autre chose. Elle voulut ouvrir les yeux et perçut qu'il n'était pas habituel de « penser à ouvrir les yeux ». On ouvre les yeux sans réfléchir. Maintenant, elle devait donner un ordre aux muscles pour lever les paupières. Les paupières ont un poids, pensa-t-elle. Elle ne voyait pas grand-chose. Il faisait nuit et tout était flou. Elle ne savait pas exactement si c'était ses yeux qui lui transmettaient l'information. Elle était à la fois dans son corps et en dehors. Curieux flottement, ce dédoublement entre la présence dans la douleur sourde de sa tête et l'impression molle de ne pas se sentir physiquement présente. Elle perçut le mouvement lent des yeux qui se refermaient. Sombrant dans le sommeil, elle ne fut pas certaine de dormir dans son corps. Elle ne le sentait pas peser sur le lit. Comme si ce n'était pas un corps. On eût dit un matelas gonflable dégonflé. Son corps s'était dégonflé ? Cette image étrange lui sembla loin, très loin, puis la fatigue l'emporta.

Des mouvements et des bruits dans la chambre la réveillèrent. Elle perçut la douleur de la tête comme une enveloppe nerveuse irritée. Non pas à l'intérieur de son crâne, mais autour. Le mal était comme une forme, comme un fait que l'on observe, pas comme quelque chose qui lui appartenait en propre. Elle eut tout à coup la vision de la chambre. Deux personnes s'affairaient, deux infirmières à ce qu'il semblait. Elle les vit, clairement, comme dans la réalité, mais elle sut tout de suite que le point de vue qu'elle avait n'était pas normal. Elle ne les voyait pas avec ses yeux physiques, c'est-à-dire de bas en haut, comme son corps aurait dû le faire depuis le lit, mais de haut en bas. Captivée par ces deux personnes, elle s'intéressa d'abord à leurs gestes. Elles lavaient des choses, elles débattaient des pansements, elles ne faisaient rien de particulier, elles se préparaient à l'entretien de ce corps, là, qui était le sien. Cette observation faite, la jeune fille put se concentrer sur elle-même. Elle sentit clairement son pouls s'accélérer. Une des infirmières se tourna d'ailleurs vers le moniteur chargé de surveiller son cœur. Si les battements se faisaient plus rapprochés, ce n'était pas pour un motif physique, c'est pourtant ce que crurent les soignantes. Elles mirent cela sur le compte du réveil. Mais la jeune fille ressentait une angoisse. Elle avait des sensations phy-

siques, la douleur à la tête, le corps ankylosé, les paupières qui pèsent des tonnes et elle avait en même temps d'autres sensations. Elle avait notamment une vision de la pièce comme si elle était debout à côté du lit. Ou plutôt non, pas « comme si », elle était réellement debout à côté du lit. En même temps couchée et debout, il y a de quoi être surprise. Une sorte de vertige accompagnait le phénomène. Pas étonnant que son cœur batte plus vite. Elle ouvrit les yeux, en grand, et eut une perception encore plus étrange, elle voyait double. Non pas comme quelqu'un qui aurait abusé d'alcool, mais comme si elle pouvait avoir deux points de vue en même temps. Parfois ils étaient vraiment simultanés et cela lui créait une vision hallucinée, parfois c'était une alternance, une des images prenant le dessus, l'autre étant comme un fond, présent mais discret. Elle ressentait une petite inquiétude, mais pas vraiment de la panique. Elle avait entendu parler de personnes qui étaient sorties de leur corps, qui avaient connu une expérience aux portes de la mort, qui s'étaient vues depuis en haut puis qui avaient réintégré leur corps. Elle, c'était différent, vraiment différent. Son corps n'était pas en état de mort clinique, au contraire, il était en train de s'éveiller. Et puis, se dit-elle, je ne peux pas parler de mon corps comme de quelque chose de séparé, je suis, moi, en train de m'éveiller, je veux parler et en même temps, je suis cette... cette « chose », qui est moi et qui est hors de moi. Cette réflexion la fit sourire. Une infirmière remarqua le sourire et lui fit immédiatement des compliments. Cela irait mieux, elle avait subi un gros choc, elle ne devait pas s'agiter comme ça (elle faisait référence aux battements du cœur plus rapides), ne pas s'inquiéter, tout irait bien. L'autre infirmière, au visage plus sévère, s'approcha aussi, l'œil vif pour regarder la patiente de près. Satisfaite de son observation, elle lui dit également quelques mots pour la rassurer, certifiant que dans un cas de choc à la tête, il faut en priorité se reposer le plus possible. La jeune fille transforma son sourire pour articuler un « merci » qu'elle crut très sonore, car elle le perçut à la fois dans sa tête et à l'extérieur. Cela devenait pénible, d'avoir une double sensation en permanence, comme une installation stéréophonique dont les deux canaux ne seraient pas synchronisés.

Celle qui était le corps (comment la désigner autrement ?) eut une petite vague de fatigue. Le cœur ralentit un peu. Celle qui était « l'autre » observait et approuvait. C'était comme un double mais un double qui n'était pas du tout indépendant du physique. Le corps répondait aux lois de l'anatomie. Il avait mal, il avait des perceptions plus aiguës que d'ordinaire. Elle sentait les endroits où ses membres, son dos, ses fesses, l'arrière de sa tête touchaient le lit, elle percevait le poids des draps et des couvertures. En temps normal, ce sont des sensations sur lesquelles il faut se concentrer pour réussir à les détailler. Là, pas besoin de

concentration particulière, tout était à disposition. Fatiguée, calme, elle commença à se demander si ce dédoublement allait durer, s'il pouvait être dû aux médicaments, au choc, aux deux. « Quand je pourrai parler un peu mieux, je poserai la question au médecin. Tiens, D'ailleurs j'aimerais bien le voir, pensa-t-elle. » Elle prit alors conscience d'une autre distorsion de son appréciation de la réalité : la notion du temps lui échappait. Elle avait toujours été ponctuelle, elle avait toujours su mesurer les espaces de temps qui restaient avant d'arriver à un rendez-vous. Quand elle attendait un train, elle buvait quelque chose au petit bar ou elle allait feuilleter des magazines dans un des kiosques. Si son avance était de dix minutes, elle n'avait pas besoin de consulter sa montre, comme le font la plupart de ceux qui attendent et qui savent que le moment va venir. Elle avait un petit chronomètre dans la tête qui lui indiquait le moment où elle devait s'approcher de la caisse, payer le journal et aller prendre le train. Si elle ne souhaitait pas acheter de magazine, elle se dirigeait directement vers le quai et montait dans le train une minute avant le départ. Quelquefois deux minutes, songea-t-elle amusée. Elle avait définitivement réglé son horloge sur un délai de confort afin de ne pas avoir à se stresser.

Sa conscience du temps avait changé. La double vision lui permettait d'observer le monde de deux points de vue différents. Sa fatigue physique, son cœur qui ralentissait ralentissaient aussi le temps. Les minutes ne se faisaient pas plus nombreuses; le temps lui-même s'étirait. Sur la courbe de son moniteur cardiaque, la sinusoïdale s'aplatissait doucement. Son cœur battait différemment et la courbe changeait discrètement. Avec la mesure du temps, elle avait la même impression, une ligne continue qui raccourcit et ramollit son amplitude. Son double extérieur observait le moniteur cardiaque tandis qu'elle luttait pour ne pas fermer les yeux. Le sommeil la gagna et elle sentit comme un rapprochement de ses deux « elle-même ». Quelques secondes elle apprécia de se retrouver une et entière avant de s'endormir.



Le réveil fut doublement douloureux. Les premiers mouvements, entravés par les bandages, les perfusions, les draps, eurent pour effet d'accélérer la prise de conscience que son corps lui faisait mal. La seconde souffrance vint d'un déchirement. A la seconde précise de sa prise de conscience, au moment exact où l'esprit quitte sa faculté étrange de gérer des dizaines d'informations à la fois, juste à la fin des rêves, elle sentit comme une enveloppe transparente la quitter. Ses facultés physiques conservèrent la douleur, ou plutôt devrait-on appeler cela de la gêne car la seule vraie douleur qui subsistait était celle de sa tête. Son dou-

ble flottait, lui faisant immédiatement revenir une vague de léger vertige. Elle n'eut pas peur, elle était en pays connu et se dit qu'il fallait qu'elle élucide la cause de ce dédoublement. En un inventaire bref mais complet, elle se concentra sur tout son corps pour faire le bilan. A nouveau, elle put sentir les choses de deux points de vue différents. Au lieu de s'en agacer, elle se mit à chercher à tirer profit de ces informations doubles. Ne disposant pas de miroir à portée de main, elle trouva pratique d'avoir quand même une vision d'elle. Pas grand-chose à admirer, d'ailleurs, ce qui n'était pas couvert de bandages ne présentait aucun signe particulier. La surprise venait d'ailleurs. Elle se voyait distinctement, mais à l'envers ou plutôt à l'endroit ! Elle avait l'habitude de son visage dans un miroir, maintenant elle le voyait comme une autre personne le voyait ou comme une photo d'elle-même.

Les infirmières venaient dans sa chambre à intervalles réguliers. Elle se décida à parler à celle qui lui paraissait la plus sympathique. Elle commença par demander quels genres de médicaments elle recevait. Après les explications de la jeune femme, elle demanda encore s'ils avaient des effets secondaires connus. L'infirmière lui dit que les patients pouvaient avoir quelques manifestations, comme des somnolences, ce qui était plutôt favorable à leur repos, certains avaient des malaises. Non, elle n'avait pas entendu parler de vertiges ou de « flottements » mais elle allait demander au médecin quand elle le verrait. Au dernier moment, quelque chose avait retenu l'accidentée de parler de son double. Elle avait formulé plusieurs questions dans sa tête mais aucune ne lui avait paru plausible. Elle s'était imaginée en train de la poser, elle avait pratiquement pu entendre le son de sa voix. Son imagination lui avait alors mis un frein, la réaction de l'infirmière aurait été plutôt négative. Tout cela s'était passé en quelques instants. Quelques minutes plus tard, seule, elle tenta de refaire le chemin de ce qui s'était passé. Voyons, l'infirmière entre. Salutations d'usage. Question sur le nombre et la nature des médicaments reçus. Écoute patiente du descriptif, un peu technique et récitée, de la part de la gentille femme, avec dans un coin de l'esprit la question qu'il ne faudrait pas manquer de poser à propos du vertige provoqué par un double de soi. Puis, quand approche la fin de l'explication, le cerveau qui s'accélère, qui compose à toute vitesse la scène suivante, qui « voit » la réaction, sourcils froncés, visage fermé, de la dame. Enfin la question qui s'articule, simple, sans rapport avec celle qui trottait dans la tête depuis un moment, et demande si des vertiges peuvent survenir. Le double n'a pas été mentionné, quelque chose de profond l'a empêché. Pourquoi ? Les vestiges d'une éducation dans laquelle le surnaturel tournait autour des cantiques à l'église, et encore fallait-il ne croire qu'à des manifestations dûment estampillées « chrétiennes au-dessus de

tout soupçon»? Une prémonition réelle? Mais alors, puisque cela avait évité une réaction de l'infirmière, comment savoir si c'était réellement une vision de ce qui allait se passer ou si cela n'avait été et ne resterait qu'une construction de l'imaginaire? Trop tard, c'était fait. Il ne restait plus qu'à se rabattre éventuellement sur le médecin, mais cette pensée n'avait pas l'heur de susciter un bien grand enthousiasme. On sait bien que la médecine, à force de se prétendre scientifique, répugne à détourner le regard du cadre qu'elle s'est fixé. Étroit, de plus en plus étroit, mais heureusement, quelques originaux ont osé en sortir pour envisager d'autres façons de voir le malade, son corps, son environnement et son vécu.

Ses réflexions furent interrompues par la visite de son petit ami.

Sourire ravageur, Stéphane était bien mignon. Elle eut plaisir à le voir, davantage qu'elle l'aurait pensé, car elle était en général réticente à se montrer quand elle ne se sentait pas bien. Elle le vit double. Cela la surprit mais moins que les premières fois où elle avait expérimenté les visions de cette sorte. Elle commençait à s'habituer à cette gémellité. La joie effaçait la gêne de la double perspective. Il l'embrassa, elle perçut ses lèvres douces sur les siennes, avec un goût un peu amer qu'elle n'avait jamais remarqué. Elle s'attribua aussitôt cette amertume, elle la mit sur le compte des médicaments, qui ne devaient pas beaucoup améliorer son haleine. Il s'assit, déposa quelques revues et un minuscule bouquet de fleurs. Elle le remercia. La conversation tourna autour de son état de santé. Elle commença prudemment, évoqua ses maux de tête, sa faiblesse, il répondit que les médicaments y étaient sûrement pour quelque chose. Au bout de quelques phrases, le sujet était épuisé. Elle avala sa salive et se força à parler de ses «vertiges». Stéphane la connaissait assez pour voir qu'elle n'était pas tout à fait dans son assiette. Elle avait l'air gêné. Il écouta attentivement. Il ne put s'empêcher de hausser les sourcils et d'agrandir les yeux à l'évocation de cette sortie du corps quasi permanente qu'elle lui décrivait tant bien que mal. Il n'avait pas tellement de références et se vantait volontiers d'avoir les pieds sur terre. Il avait du mal à imaginer ce qu'elle lui racontait autrement que comme un récit de science-fiction. Pourtant, elle n'était pas du genre fantaisiste, à raconter n'importe quoi pour se faire valoir. Elle ne paraissait pas sûre d'elle pendant qu'elle relatait les impressions dues à son dédoublement.

Il ne savait pas quoi dire. Quelque chose le heurtait profondément. Elle insistait trop sur la réalité de ce qui lui arrivait. Il aurait aimé que ce ne soit pas aussi réel pour elle. Il parla d'imagination, de rêve éveillé. Involontairement, son ton était devenu un peu nerveux, la voix sèche. Elle haussa le ton pour le convaincre, il fallait que la première personne à qui elle parlait de son expérience la croie. Elle s'aperçut que son double prenait tout à coup davantage de place.

Elle se surprit à passer d'un poste d'observation physique, depuis son lit, à un poste immatériel, plus haut. Ses perceptions étaient plus aiguës que tout ce dont elle pouvait se souvenir. Elle découvrit que son double se concentrait sur autre chose. La colère de son petit ami était visible depuis ce point de vue là. Il y avait comme des cercles concentriques qui émanaient de lui, de couleur brunâtre, comme des ronds dans une mare saumâtre. Ces vagues étaient d'une couleur qu'elle aurait attribuée à la colère si on lui avait demandé d'en donner une, avant que l'accident ne survienne. Entre les anneaux, elle perçut d'autres couleurs, plus transparentes. Elle perdit un peu le fil de la discussion. Stéphane le remarqua et s'en voulut d'être sorti de son calme habituel. Il ne lui rendait pas visite pour la troubler, pour hausser la voix à la première conversation. Il regarda le goutte-à-goutte, pensa que son contenu faisait un coupable adéquat et le chargea de tous les maux. Dans peu de temps elle sortirait et tout rentrerait dans l'ordre.

Il ne sut pas pourquoi, mais il lui parla de sa peur. Il venait de le réaliser, mais c'est ce sentiment qui l'avait le plus gêné dans sa vie. La peur l'avait empêché de faire les gestes utiles, de parler utile pour s'occuper d'elle au moment de l'accident. Tout s'était passé comme cela avait dû se passer, sans perte de temps, mais ce n'était pas grâce à lui, ralenti par une angoisse qu'il n'avait jamais connue. Il savait ce qu'il aurait fallu faire, au fond de lui il aurait foncé, pris l'hélico avec elle, ou suivi à toute vitesse sur la route, non, il avait obéi à ce qu'il avait appris. Par peur, mais peur de quoi, d'un viol des convenances ? Il soupira. Elle lui sourit, lui prit la main. C'était bien, cet échange de faiblesses. Elle garderait désormais pour elle ce qu'elle vivait. Trop compliqué de s'expliquer. Si, en plus, il fallait se faire engueuler, autant y renoncer et expérimenter dans son coin.

Stéphane repartit rassuré. Il avait presque oublié l'histoire étrange du double. C'était un effet des médicaments, il s'en était fort bien persuadé.



Vint le moment où il fallut se lever, marcher. Le vertige ne fut pas léger. Il lui sembla d'abord que son équilibre instable ne venait que de son corps. A d'autres moments elle ne savait pas comment se situer entre ses yeux, ses oreilles, ses jambes et sa vision extérieure. Elle aurait voulu rester dans une seule de ces perceptions, afin de bien mesurer son malaise et commencer à le prendre en main. Mais elle n'avait pas le choix, elle le regrettait, et passait d'une vision à l'autre sans savoir comment faire autrement.

Au bout de plusieurs tentatives, un incident lui donna une clé pour comprendre. L'une des infirmières qui la tenaient eut un moment d'inattention. Son bip sonnait. Elle crut que la jeune femme était assez stable pour relâcher son

soutien. Or, la jeune fille ne put se retenir seule et commença à basculer. L'autre infirmière cria, ce qui permit à sa collègue de rattraper de justesse la patiente. Pendant la courte durée de ce début de chute, la vision fut fixe. Double, mais fixe. Comme deux yeux mal coordonnés, l'un avec une vision rapprochée, l'autre avec une vision lointaine et un peu plus élevée, mais deux yeux qui restent à la même place. Ce fut un déclic. Même si ce n'était guère confortable, du moins était-ce stable. Elle avait eu comme une révélation, comme un enfant qui roule à bicyclette et qui croit qu'un adulte le tient alors qu'il est seul à maîtriser son vélo. Dès ce moment, les progrès de la marche furent plus rapides. On diminua les médicaments. Elle se demandait si cela aurait pour conséquence de la ramener à elle-même, à une elle-même unique. Mais rien ne changeait.

On enleva les bandages de la tête. Elle découvrit une chevelure très courte et, à sa grande surprise, elle trouva que cela lui allait bien. Amaigrie, le visage un peu creusé, elle faisait un peu baroudeuse avec ce crâne presque rasé. Cela faisait ressortir ses grands yeux, on ne pouvait que les remarquer. Il faudra que je les maquille, songea-t-elle, cela fera encore plus d'effet. Le médecin parla de sa sortie. Les jours d'attente passèrent rapidement. Elle pouvait marcher seule. Elle avançait avec précaution mais savait faire passer cela pour de la lenteur. Elle mangeait bien, elle se comportait comme une parfaite petite accidentée prête à retrouver le monde extérieur. A l'intérieur d'elle-même, elle sentait grandir l'inquiétude. Elle avait apprivoisé sa chambre, mais le monde...

RENCONTRES

Elle sortit sous la pluie. Elle aurait aimé un climat plus souriant. Elle se contenta du sourire de Stéphane. Lui aussi mit la lenteur de sa marche et de ses réactions sur le compte du séjour hospitalier. Elle se garda bien de parler de la boule dure qu'elle avait au creux de l'estomac. Elle se forçait à avoir tous les sens en éveil. Mais cela lui posait des problèmes, c'était comme si elle en avait dix. Elle ne parvenait pas toujours à faire la différence entre ceux de son corps et ceux de ce qu'elle avait fini par appeler son double. Elle fut contente de monter dans la voiture et de rentrer chez elle. Elle découvrit son appartement avec curiosité. Tout lui paraissait différent. Presque plus grand que dans son souvenir. Bien sûr, quand on voit tout en stéréo...

A sa demande, son ami resta toute la journée. Elle put vaquer à des occupations familières, ranger ses affaires dans les placards et les tiroirs, faire l'inventaire de son réfrigérateur, qui avait retrouvé des ingrédients de première nécessité grâce à Stéphane. Un geste qu'elle apprécia. Elle prit possession de tout l'espace en quelques heures. Ils parlèrent peu. L'angoisse était toujours là, diminuée par la grâce des lieux, toujours rassurants quand ils sont un refuge personnel.

Quand elle eut fait le tour de son logement, elle prit brusquement une décision. Elle voulut sortir. Immédiatement, son ami tenta de l'en dissuader. Les conseils de prudence, les menaces à peine voilées, les supplications déguisées n'y firent rien. Il fallait qu'elle se confronte avec l'extérieur. C'est peu dire que son ami avait tout sauf la même envie. Elle le déconcertait, d'habitude il avait davantage de facilité à la faire changer d'avis, il argumentait, lui faisait imaginer ce qu'elle aurait à perdre ou ce qui pouvait l'attendre de pas très agréable et cela suffisait. Cette fois-ci, c'était peine perdue, sa docilité habituelle semblait avoir cédé face à une volonté nouvelle et inexplicable. De mauvaise grâce, à court d'arguments, il s'habilla et ils sortirent. Elle avait pris quelques minutes pour souligner ses yeux de noir. Il en fut étonné mais ne dit rien. Contrarié, il ne voulait cependant pas d'une dispute le jour de sortie de l'hôpital.

Dans la rue, elle respira fort, regarda autour d'elle, le ciel, les immeubles, les trottoirs. Insensible à la pluie qui n'avait pas cessé, elle avait une attention particulière aux choses. Vu de l'extérieur, cela pouvait ressembler à une malade qui revient de loin, désireuse de retrouver le goût de la vie. Elle, elle vivait avec son vertige mais avait réussi à l'apprivoiser un peu. Son ombre consciente lui

jouait parfois des tours, quand la double vision lui escamotait un morceau de son chemin. Elle avait pris la précaution de tenir le bras de son ami, ou la main selon les endroits, afin d'être sûre de ne pas faire un faux pas ou de heurter quelque chose. Sa tête lui rappelait encore, par des douleurs sourdes mais difficiles à ignorer complètement, qu'elle était fragile. Il n'était pas prudent de sortir, encore moins de ne pas savoir exactement où elle mettait les pieds. Une chute ou un choc n'aurait sûrement pas amélioré son état. Les médecins avaient été paternels, mais clairs, le mieux pour la patiente était de se reposer, de reprendre très progressivement ses occupations, sans se forcer. Le travail ? Plus tard. Ce n'était pas le moment d'en faire une priorité.

Où aller ? Stéphane posa la question. La première réponse fusa « au dancing ». Mais il était un peu tôt. De plus, la jeune femme imaginait le lieu, confiné, enfumé, plein d'une musique tonitruante. Un peu exagéré pour une nouvelle prise de contact. Elle s'imaginait tout cela en écoutant d'une oreille distraite Stéphane en train d'argumenter à nouveau, avec la voix un peu fébrile des gens inquiets. Il proposa plutôt d'aller manger. Elle n'avait pas faim, ils discutèrent un peu pour tomber d'accord sur une solution de compromis, le pub.

La musique était forte. Elle eut peur des réactions de sa tête. Pourtant, cela ne lui fit rien, ou presque. Ou plutôt, elle s'aperçut d'un changement de son audition. Elle était beaucoup moins sensible à la mélodie, elle percevait davantage les vibrations. Dans le passé, c'étaient les basses qui faisaient résonner sa cage thoracique ou, si elles étaient assez fortes, son ventre. Là, elle en avait tout une gamme, qu'elle ne situait pas dans son corps physique, plutôt dans son double, qui lui transmettait l'information.

Le temps d'entrer, de s'installer, de commander à boire et à grignoter, elle se sentit plus à l'aise. Sa vision évoluait. Elle s'aperçut qu'elle ne passait plus sans arrêt et sans contrôle d'un point de vue à l'autre. Elle réussissait à privilégier l'un tout en restant consciente de l'autre, comme les photographes : un œil dans le viseur tout en gardant l'autre ouvert pour contrôler la vue d'ensemble, passant de l'un à l'autre sans difficulté. Stéphane semblait rassuré. Tant mieux. Un peu fatigué, peut-être, ou décontenancé par le détachement de son amie... Elle pouvait se concentrer sur elle-même. « Sur moi et mon autre moi, ou sur moi et lui ? » se demanda-t-elle. Elle n'avait pas imaginé de forme pour son double. Elle constata, à peine étonnée, qu'elle distinguait des formes vagues, comme de grandes ombres, autour des personnes présentes dans le pub. Elle avait mis ces visions sur le compte de son trouble visuel, mais non, en se concentrant elle pouvait s'assurer que chaque personne avait une émanation floue qui l'enveloppait. Elle la distinguait avec les yeux de son double ; avec ses yeux normaux il ne lui

semblait pas qu'elle voyait quelque chose. La plupart avaient une sorte de tête floue et gigantesque, figée, pleine de remous, derrière eux. Elles dodelinaient mollement au rythme de la musique, se gonflant et se dégonflant. De grosses têtes, sans ouverture, sans aucun emplacement pour une bouche, des yeux. D'autres formes plus simples et plus ressemblantes, se dessinaient autour d'une minorité de clients. Très discrètes aussi. Pourquoi cette différence ? La minorité semblait transparente, autonome, la majorité, brumeuse et lourde, faisait penser à un troupeau mécanique. Réalisant qu'elle était ailleurs, elle se tourna brusquement vers son ami pour lui demander comment il se sentait. Elle fut surprise de son sourire.

— Ah ! Tiens, bon retour sur terre ! je t'ai parlé et tu ne m'as pas entendu.

Comme il souriait, elle s'abstint de répondre.

— Tu ne trouves pas que ces gens n'ont pas l'air normaux ?

Stéphane la regarda fixement.

— C'est peut-être toi qui as changé depuis le choc.

— Je ne sais pas.

Elle soupira. Elle avait trop chaud. Elle montra la direction des toilettes à Stéphane. Il hocha la tête. Perplexe, il se demandait si c'était bien toujours la même femme qui l'accompagnait. Mais bon, elle ne semblait pas souffrir, physiquement en tout cas. Il regarda plus attentivement la foule. Décidément, il ne voyait rien d'anormal, rien de plus anormal que les autres jours. Quelques regards perdus, quelques visages respirant le surplus d'alcool mais c'était tout. Pour lui, la faune du pub restait d'une constance sans surprise.

En entrant dans les toilettes, la scène lui sauta à la figure. Des mains furtives s'échangeaient des pilules colorées. Pas besoin d'un dessin. A l'odeur, on sentait que le lieu abritait des fumeurs de chimie, qui disposent leur pilule écrasée sur de l'alu avant de la fumer. Des petites boules de papier-alu froissé jonchaient le sol. Elle se dépêcha, cet endroit la mettait mal à l'aise.

Revenant dans la salle, elle se réjouit de voir Stéphane discuter avec un voisin de table. Il lui jeta un regard, mais elle ne fit aucun geste pour qu'il la présente. Elle put se laisser aller à son observation. Avec ses yeux terrestres, elle ne percevait pas grand-chose. Mais son double lui envoyait une image plus claire, elle comprit que certaines des formes derrière les corps révélaient un état anormal. Pas difficile de deviner que l'alcool et les drogues provoquaient ces distorsions. Elle vit même une de ces auras commencer à former un tourbillon, un tire-bouchon. Elle n'eut pas le temps de se demander si cela révélait une crise, le jeune homme à qui appartenait cette forme respira tout à coup rapidement avant de se laisser tomber. Épuisé. Elle se leva d'un bond pour s'approcher. Elle distingua

d'autres auras troublées, plus sombres, incomplètes. A force de les observer, elle commençait à sentir une forte fatigue l'envahir. Elle ne s'intéressa plus au malaise du garçon, ses copains l'avaient assis et il ne semblait pas aller trop mal; un sourire béat restait figé sur son visage. Revenant rapidement vers Stéphane, elle lui demanda de partir.

— Attends, tu vois bien que je parle!

— Viens, on s'en va, je n'en peux plus.

— Mais enfin, tu n'en es pas à quelques minutes.

— Si, insista la jeune femme, de plus en plus mal à l'aise.

De mauvaise grâce, le regard noir, Stéphane s'excusa auprès de son interlocuteur. Il passa devant son amie et sortit rapidement.

— Excuse-moi.

— Écoute, y'en a marre. Ce n'est pas moi qui voulais sortir. Tu me forces à venir ici, tu ne m'écoutes pas pendant la moitié de la soirée puis tu m'interromps au milieu d'une phrase pour qu'on parte immédiatement. C'est quoi ton histoire?

Fallait-il tout lui dire? Quelque chose la retint. Trop compliqué et, surtout, sa fatigue lui enlevait tout courage de le faire. Elle s'arrêta, fit face à son petit ami et le regarda droit dans les yeux.

— Excuse-moi encore. Je voulais savoir si je supporterais. J'ai supporté un moment mais là c'est bon.

Pas convaincu, Stéphane soupira, un peu plus fort qu'il eût été nécessaire. Il manifestait une contrariété exagérée qui masquait son inquiétude et sa colère. Inquiétude de voir son amie si différente. Et colère parce qu'il culpabilisait de ne pas comprendre et parce qu'elle lui faisait faire des choses qu'il estimait insensées. Souvent, ils marchaient la main dans la main. Il ne fit pas un geste pour la lui prendre. Elle non plus, elle était encore sous le coup des émotions.

Ils ne parlèrent plus jusqu'à l'appartement de la jeune fille.

Elle n'attendit pas qu'il soit gêné, ou qu'il se demande s'il devait partir ou pas, elle se retourna quelques pas avant la porte d'entrée et lui demanda de rester avec elle pour la nuit.

— Je suis si crevée. Et je ne me sens pas trop sûre de moi, j'aimerais que tu restes.

Il approuva, au fond cela le soulageait, même s'il ne comprenait pas grand-chose à ce qu'il se passait, il préférait être sur place plutôt que de se poser des questions chez lui, seul. Et puis, cette demande était comme un signal de fin de dispute, ce qui lui enlevait un poids.

Ils se couchèrent rapidement, elle s'endormit en une seconde.

Quand elle ouvrit les yeux, la sensation d'arrachement revint aussi forte que la première fois. Une partie d'elle-même se détachait, lui enlevant un peu de son équilibre. Son double avait quitté la place qu'il occupait pendant la nuit, celle qui coïncidait avec le corps physique. Elle bougea très légèrement. Stéphane était encore endormi, mais sa respiration et le geste qu'il fit montraient qu'il était au bord du réveil. Elle le sentit, tout chaud à côté d'elle, et se rapprocha. Elle se colla contre lui. L'effet ne se fit pas attendre. Il la caressa, un peu lentement, gauche à cause de la sortie de la nuit. Il ne voulait pas ouvrir les yeux, maintenait cet état de torpeur. Elle sentit son excitation monter et fit rapidement les gestes qu'elle savait lui plaire. Elle perdit presque le contrôle de la situation quand elle perçut les deux niveaux de cette union. Elle avait des sensations physiques, son double en avait de presque identiques, les gestes étaient comme dédoublés dans un ailleurs plus transparent, aux mouvements ralentis. Elle avait conscience que les deux entités se rejoignaient, la physique et l'autre. Au bout d'un moment dont elle n'aurait pu définir la durée, elle fut lentement entraînée vers l'aboutissement, avec de nouvelles impressions. Sa jouissance ne fut pas double, mais comme accompagnée d'une profonde respiration, profonde au point de dépasser le corps. Elle en resta d'ailleurs essoufflée pendant un moment. Stéphane ne paraissait pas avoir remarqué de différence. Il se gardait de parler, semblant attendre un hypothétique retour à la confortable normalité.

Elle se leva de bonne humeur, supportant mieux sa stéréo intérieure. Elle s'habilla et annonça à Stéphane qu'elle allait rendre visite à ses collègues de bureau. Il protesta, mais mollement; il avait bien compris qu'elle était dans une énergie qu'il était vain de vouloir contrecarrer.

EXPÉRIENCES

Le trajet jusqu'au bureau lui parut plus court que ce qu'elle avait craint. Finalement, elle gérait un peu mieux ce qu'elle considérait pratiquement comme une nouvelle capacité. Elle avait admis les malaises, compensés par la découverte d'informations auxquelles elle n'aurait pas été sensible sans cette faculté consécutive à son accident. Elle entra toute souriante dans le bureau. Ses collègues, hommes et femmes, furent surpris de la voir déjà, même si ce n'était pas pour travailler mais pour une visite de courtoisie. Elle n'avait pas imaginé une seconde ne pas retrouver toutes ses habitudes. Or, elles n'étaient pas au rendez-vous. Les petites phrases que l'on dit et qui marquent les échanges ordinaires sonnaient faux, non pas pour les autres mais pour elle. Sa vision lui donnait une capacité d'analyse qu'elle n'avait jamais eue. Plus exactement, elle avait devant elle la preuve de ce qu'elle avait toujours supposé. Tel mec avait un regard droit, de face, mais il avait l'attitude de quelqu'un qui retient sa respiration. Il ne pouvait pas ne pas être un peu tordu quand il regardait les femmes de dos. La vision décalée confirma son intuition, il émanait des yeux d'untel une lueur gourmande, malsaine. L'ombre que formait son double était petite, très mobile, comme si elle cherchait à observer d'un autre point de vue. Telle femme au sourire perpétuellement collé sur le visage cachait une petite fille terrorisée à l'idée qu'on ne reconnaisse pas son extraordinaire sympathie. Son double était tout petit, rigide, comme coincé. Un besoin de reconnaissance qu'on pouvait deviner avec un minimum de sensibilité mais qui éclatait en pleine lumière avec cette nouvelle façon de voir.

La vision augmentée révélait à la jeune fille qu'elle n'avait pas suffisamment tenu compte de ses intuitions dans ses relations professionnelles. Tout en répondant mille fois les mêmes mots à tous ceux qui lui demandaient comment elle allait, elle tentait d'accommoder son observation. Cela lui était précieux. Elle sentait une sorte d'excitation de pouvoir constater comment dans une entreprise s'équilibrent des forces contraires, comment les petites lâchetés des uns sont couvertes par d'autres pour se prémunir contre les ennuis qu'ils pourraient avoir avec leurs propres défauts. Je te laisse volontiers tes faiblesses aussi longtemps que tu ne me cherches pas noise avec les miennes. Elle discerna aussi les maîtrises territoriales. Chacun avait un endroit bien balisé, où les autres pouvaient être invités mais qui représentait sa zone parfaitement bordée. Là était le lieu de confort et tout le monde en possédait un.

Son chef lui fut une révélation. Il vint vers elle, demi-sourire collé aux lèvres, et lui serra la main. Il la fit s'asseoir, ce qui lui donna l'occasion de se concentrer différemment. Il entama la conversation en parlant du travail. Elle laissa peu à peu sa vision se déplacer dans son double. Elle perçut plus clairement l'équivalent invisible de l'autre et presque sans le vouloir, elle les fit se rapprocher. Ils se touchèrent. En un flash brutal, elle perçut tout ce que l'attitude apprise avait de composé. Tout cela était un vaste jeu, inconscient dans sa plus grande partie. Il était destiné non à tricher, mais à se protéger. Elle en resta sans voix, émue. Tout le monde, même sans le savoir, a donc ces faiblesses et fait ce qu'il peut pour s'en protéger comme si sa vie était menacée... L'homme fronça les sourcils, il avait l'impression qu'elle ne l'écoutait pas. Elle lui parla pourtant très précisément du sujet qu'il venait d'évoquer, un détail professionnel qu'elle aurait eu à cœur de défendre en temps opportun mais qui lui semblait alors bien anodin. Une bête histoire de gestion de messagerie interne qui l'avait plusieurs fois agacée. En cet instant la banalité de l'histoire révélait chez son chef une intention cachée. Il voulait, lui aussi, être reconnu pour ce qu'il était, que sa position soit bien établie. Il craignait par-dessus tout que son autorité chèrement acquise soit contestée au cas où il perdrait la maîtrise sur une petite partie de son travail. Elle savait que tant qu'il n'aurait pas fait ce qu'il fallait pour se rassurer, remonterait une angoisse qu'il avait toujours combattue. Elle le savait comme une évidence depuis que les deux ombres s'étaient effleurées.

Sa découverte lui posa plus de questions qu'elle n'en résolvait. Découvrir les petits secrets existentiels des autres était pour le moment une sorte d'aventure. Cela pouvait devenir plus sérieux, plus dangereux. Elle ne pouvait pas réfléchir à cela, répondre à tous ceux qui lui parlaient et gérer simultanément sa double vision qui lui posait toujours des problèmes d'équilibre. Elle mit plusieurs fois sa main sur son front et avoua dans une série de sourires qu'elle se sentait un peu fatiguée. Plusieurs personnes en profitèrent pour lui dire qu'effectivement, elle avait maigri, elle était bien pâle, sa mine n'était pas terrible, surtout avec les cheveux courts.

A l'intérieur de sa tête, les questions se bousculaient. Elle voulait expérimenter pour comprendre. Un peu angoissée, elle se sentait fiévreuse, au point de penser qu'elle en faisait trop. Mais une force intérieure la poussait. Elle soupira en quittant l'immeuble après avoir distribué un million de bisous et de poignées de main.

Sa détermination s'affirmait : il fallait qu'elle apprivoise ce double pour s'en faire un outil de vie. Impossible de ne pas utiliser cette capacité. Elle ne se fixait aucun but de pouvoir ou de manipulation, elle sentait trop intensément à quel

point c'eût été une tricherie, elle avait simplement une énergie qui la propulsait vers la découverte. En rentrant chez elle, elle put mesurer à quel point la fatigue qu'elle avait simulée était réelle. Elle s'effondra jusqu'au lendemain, après avoir brièvement appelé Stéphane. Elle eut une pensée attendrie pour lui, qui ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait mais qui s'adaptait. En fait, elle avait perçu quelques petites choses sur lui, mais elle n'avait pas réellement exploré les raisons de son adaptabilité. Comme si, liée par un lien affectif plus fort, une barrière de pudeur l'avait empêchée de percer cette intimité.

Elle dormit sans rêve.

Le lendemain, elle devait d'abord se débarrasser d'une corvée : visite de contrôle chez le médecin. Elle avait rendez-vous à l'hôpital, elle fut docile et gentille, se montrant aussi en forme qu'elle le pouvait. Elle était pressée, aussi fit-elle aussi peu de cas que possible de ses nouvelles capacités. Le médecin fut paternel et protecteur, cela ne la dérangeait pas. Il était pressé, cela tombait bien. Elle fut contente de sortir de là, l'atmosphère de l'hôpital lui pesant davantage qu'elle voulait bien se l'avouer.

Elle regarda autour d'elle. A quelques dizaines de mètres de la sortie de l'établissement médical, elle repéra un tea-room. Elle s'y engouffra sans hésitation. Elle commanda un thé, une boisson qu'elle n'aimait pas tellement, mais cela occuperait la table un bon moment, cela se buvait chaud ou on pouvait laisser refroidir longtemps sans problème. Elle respira à fond, se força à faire ressortir son ventre, gardant sa cage thoracique immobile pour aspirer l'air avec ses muscles abdominaux. Elle savait que, quand elle était concentrée, elle avait tendance à respirer un minimum. Autant donner de l'oxygène à son corps avant.

Elle attendit peu. Une femme d'une trentaine d'années entra dans le salon de thé. La patronne la salua d'un chaleureux « Salut Magali, alors, tu te remets de ton accident ? ». Ladite Magali répondit qu'elle se remettait plutôt bien, puis elle s'assit et commanda, elle aussi, un thé. Il fallait profiter de l'occasion. Une dernière respiration profonde et la concentration put se diriger sur le double de Magali. La vision physique devenait comme amortie, floue, et celle du double prenait de l'importance. C'était comme si une ombre regardait une autre ombre. Celle de Magali n'était pas complète. Elle avait des taches blanches, comme des trous dans cette espèce d'aura. Cela doit représenter les faiblesses du corps après l'accident, se dit la jeune femme. Elle se laissa encore plus aller. Les zones plus claires avaient des contours assez précis. Elle sentit une sorte d'insistance sur une zone à droite qu'elle détermina être la région du foie. Cette faiblesse-là va lui empoisonner la vie, se dit-elle sans savoir d'où venait cette certitude. Il va falloir qu'elle se surveille, sinon son système immunitaire va se déglisser. Un net-

toyage du foie serait le bienvenu, se dit-elle, en pensant à un mélange de plantes qu'elle connaissait pour l'avoir utilisé. Elle dut se détourner, son vertige devenait plus important. Elle respira plus vite. D'accord, elle avait ces pertes d'équilibre, mais elle avait reçu en compensation un don. Elle pouvait l'utiliser pour comprendre les autres, dans leurs réactions psychologiques comme elle l'avait vérifié à son travail le jour précédent, elle pouvait aussi comprendre le fonctionnement de leur corps. Que faire avec ça ? Elle ne se posa pas longtemps la question. Une autre personne entra, avec difficulté à cause de ses béquilles. Encore un accidenté, se dit la jeune femme. Elle observa d'abord l'homme, un peu gauche, qui n'avait visiblement pas encore l'habitude de se déplacer ainsi. Une fois qu'il fut assis, elle recommença ses respirations profondes et laissa sa concentration se déplacer dans l'autre partie d'elle-même. Elle sursauta lorsqu'elle reçut brutalement une information étrange. Sans qu'un mot se soit formulé dans son esprit, elle sut que la plaque métallique que l'homme avait dans une de ses jambes ne tiendrait pas. Elle avait vu, comme dans une séquence filmée en accéléré, que les os refusaient les vis métalliques et que tout cela bougeait bizarrement. Les images étaient floues mais elles donnaient une idée trop nette pour qu'elle puisse penser que son imagination lui jouait des tours. Elle en conçut une certaine souffrance. De quoi venait-elle ? Elle prit sa tête dans ses mains, comme pour réfléchir. En réalité, elle sentait monter du plus profond d'elle un sentiment d'impuissance frustrant. Certes, elle avait des informations, mais à quoi pourraient-elles bien lui servir ?

Elle ne put pas se laisser aller plus longtemps à ses pensées. La porte s'ouvrit à nouveau. Un homme d'âge mûr, grand, assez bronzé, fit son entrée et salua la patronne comme une vieille connaissance. « Ouf, se dit la jeune femme, un bien portant ». Elle n'avait pas fini de se faire cette réflexion que son double entra en action, quasiment sans qu'elle le veuille. Elle sut que l'homme avait une sorte de filet métallique, pour agrandir une veine ou une artère près du cœur. Elle était en train de se dire que tout allait bien pour lui quand elle l'entendit commander du vin. Elle ne put s'empêcher de laisser son double refaire son examen. Après quelques secondes, elle sut que le métabolisme de cette personne était en équilibre mais que l'alcool était un facteur puissant pour y mettre la pagaille. Elle se demanda si une telle réflexion n'était pas simplement commandée par la logique. Puis elle se souvint que rien ne laissait transparaître un opéré dans cette personne à l'apparence si saine. Il n'avait d'ailleurs pas le visage rouge ni aucun signe extérieur démontrant une propension à boire davantage que de raison. Elle soupira. C'était donc bien sa double vision qui lui donnait cette sorte de diagnostic, non

DOUBLE VUE

seulement de l'état présent d'un individu, mais aussi de son état futur comme dans le cas de l'homme aux béquilles et dans celui de l'opéré du cœur.

Cela suffisait. Elle but la moitié de son thé, pratiquement froid, en retenant une grimace. Le sachet était resté trop longtemps dans l'eau, la boisson était devenue amère. Elle laissa la monnaie sur la table et sortit en marmonnant des salutations. En chemin, elle décida qu'elle ne poursuivrait pas ces diagnostics expérimentaux. Elle se sentait trop abattue d'avoir décelé des faiblesses et de ne pas pouvoir agir.

Les jours suivants, elle les passa le plus souvent seule. Stéphane ne fut pas trop insistant, elle lui faisait comprendre qu'elle avait besoin de repos et il ne s'imposait pas. Elle dormit plus que de coutume. Son corps réclamait du calme. Attentive à ses propres réactions, elle observa que ses forces revenaient. Le médecin n'avait pas précisé la durée de la convalescence, prêt à donner autant de jours ou de semaines que le patient en demanderait. Physiquement, elle se portait bien. Pour le reste, elle s'accommodait de vivre avec un jumeau étrange dont elle ne mesurait pas complètement l'utilité, les capacités, voire les inconvénients. Ses vertiges, elle les vivait comme si elle avait bu une bière à jeun. Juste un peu la tête qui semble plus légère, pas vraiment la perte d'équilibre, un sentiment de flottement. Elle ne s'était concentrée sur personne depuis plus d'une semaine.

Il était temps. Elle allait recommencer à travailler. Elle se rendit chez le médecin qui n'émit aucune objection, proférant seulement quelques conseils bien pesés. Une manière de se dédouaner en cas de problème, soupira-t-elle intérieurement tant c'était évident. Elle profita de cet instant pour laisser sa conscience basculer en majorité dans son double. Qui est-il, ce toubib ? Le regard légèrement flou, elle laissa faire. Elle fut à nouveau surprise. Les informations coulaient comme une fiche d'identité télégraphique. Il avait voulu devenir médecin par peur. Dans sa famille, la maladie était le pain quotidien. Grands-mères plaintives, toujours en train de détailler leurs petits bobos avant de se lamenter sur les ennuis, nettement plus graves, de leur mari. La symétrie était frappante, les deux aïeules étaient en santé correcte, ennuyées par quelques rhumatismes, alors que leurs époux étaient affectés, l'un d'un cancer qui durait depuis des années, l'autre d'un handicap à la suite d'une attaque cérébrale. Ces détails surprirent à peine la jeune fille. Le médecin était inquiet pour sa propre santé. Il était exigeant avec son entourage. Il avait fait muter sa peur en devenant tyrannique. Avec ses patients, il était exagérément pointilleux dans ses explications des diagnostics et des traitements qu'il prescrivait. Il contrôlait la prise de médicaments avec une certaine maniaquerie. Dans le privé, il devait être un dictateur domestique froid.

— Docteur, dit-elle brusquement en interrompant la litanie des conseils qu'il s'efforçait de rendre complète, je crois que je sens mieux que jamais mon corps. Je sais jusqu'où je peux aller. Vous m'avez donné des médicaments en cas de besoin. J'en ferai bon usage. Voyez-vous, vous êtes plus inquiet que moi.

Les yeux agrandis par la surprise, il fut vexé. Elle le sentit se fermer. Il répondit, pincé.

— Si vous croyez pouvoir mieux vous soigner que votre propre médecin pourrait le faire, à votre guise, mais moi je fais mon métier, Mademoiselle, je me dois de vous avertir...

— J'ai compris, docteur, l'interrompit-elle. Vos avertissements ont été entendus, si vous êtes si précis c'est pour être tranquille, vous, n'est-ce pas ? Vous craignez que les conséquences vous retombent dessus ?

Elle avait haussé les sourcils pour se donner un air naïf, mais elle avait touché juste. Il ne pouvait évidemment pas l'admettre, tout cela était enfoui dans l'inconscient du praticien. Il passa de l'agacement à la colère froide. Sa voix tremblait.

— Gardez votre psychologie à quatre sous, Mademoiselle. Je suis précis parce que la plupart de mes patients, et vous ne faites pas exception, ne respecte pas les indications que je leur donne et vient ensuite se plaindre à moi et me rend injustement responsable de leur malaise.

Elle comprit que ses perceptions étaient encore plus exactes qu'elle l'avait supposé. Elle ne savait pas très bien comment se sortir de la situation. Elle bafouilla quelques excuses, baissa la tête en attendant qu'il ait fini de marmonner, gémissant sur le peu de reconnaissance des malades, leur inconscience, et autres balivernes qu'elle n'écoutait plus. Son silence raccourcit l'entretien et elle put s'enfuir.

Elle y pensait en marchant, mais elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi le fait d'avoir percé un petit secret chez cet homme avait déclenché sa colère. Il aurait dû se sentir compris. Au contraire il en avait été vexé. Elle soupira et sourit en pensant à son travail qu'elle allait retrouver plus rapidement que prévu. Ses collègues allaient être étonnés, elle en était un peu fière. Tiens, il fallait fêter ça. Elle se rendit dans un grand magasin pour s'acheter un nouveau vêtement. Elle le mettrait le lendemain, comme ça les sujets d'étonnement seraient deux, sa venue anticipée et sa tenue.

La vendeuse était à la limite de l'obséquiosité. A l'entendre, tout était parfaitement adapté à la jeune femme. Pourtant, le miroir était impitoyable, certaines rondeurs ne supportent pas une robe moulante aux hanches. Il convenait d'être habile, de mettre du flou aux bons endroits.

Ce fut inconscient, mais la jeune fille, concentrée sur son habillement, laissa faire. Le double faisait son examen. Le caractère de la vendeuse était d'une superficialité exceptionnelle. Elle ne cessait de guetter sa propre image dans tous les miroirs, et le rayon confection dames n'en manquait pas. Elle avait besoin de

se rassurer sur sa ligne, fine et élancée, sur ses lèvres bien dessinées, sur sa peau. Pourvu qu'aucun bouton ne surgisse. Elle méprisait tout ce qui était féminin, en dehors de sa personne. Sa mère l'avait assez peu aimée, elle la déconsidérait sans arrêt et la vendeuse n'avait trouvé d'autre solution que de se réfugier dans la seule apparence. Les autres femmes n'étaient que des gêneuses, des aguicheuses, des empêcheuses de vivre.

La jeune fille, concentrée sur le choix d'un habit, fit quelques remarques à la vendeuse, que cette dernière reçut comme particulièrement désobligeantes. Pincée, elle ne répondit plus que par onomatopées. La jeune fille avait heureusement fait son choix. Elle paya sans que plus de quelques mots puissent encore être échangés. Décidément, en savoir plus sur les autres n'aidait pas à s'en rapprocher.

Elle rentra chez elle. Le petit ensemble lui allait bien, elle voulait l'inaugurer. La meilleure façon était d'aller grignoter quelque chose avec Stéphane, il était temps de le revoir. Au téléphone, il paraissait emprunté. Il ne refusait pas d'aller manger avec elle mais il commençait à tourner autour du pot. Elle lui demanda ce qu'il se passait. La réponse était simple, mais comme d'habitude, Stéphane prenait des détours pour parvenir au but. Il avait rendez-vous avec son patron, le propriétaire du garage où il travaillait. Ils devaient aller manger une pizza ensemble pour fêter on ne sait quoi. Comme si cette idée était arrivée brutalement, il proposa à la jeune femme de les accompagner, ce qu'elle accepta. Peu importe avec qui il était, elle voulait voir son ami, un point c'est tout.

Elle n'avait vu le patron de Stéphane que de loin. Il était grand, le crâne dégarni, un ventre naissant. La bouche était gourmande, les yeux petits et vifs. A peine assis, il regarda la jeune fille à la dérobée, de la tête aux pieds. Elle se dit tout d'abord que c'était un homme comme les autres. Puis son double entra en action, alors que Stéphane et son patron discutaient avec passion d'une quelconque nouveauté mécanique. Elle perçut la misogynie de l'homme. Il devait être brutal avec les femmes. Ce n'était pas une supposition, c'était une certitude. Il avait une vengeance à assouvir. Sans le vouloir, elle pénétrait dans les méandres de son caractère. Elle savait confusément qu'il avait reçu des coups d'une femme, ou de plusieurs. Sa mère, sûrement, soupçonna-t-elle. Il avait été humilié, battu pour toutes sortes de mauvaises raisons. En quelques instants, elle sut qu'il prenait un certain plaisir devant la faiblesse d'une femme, surtout s'il pouvait l'accentuer. Un peu sadique, il méprisait de toute son âme ce qu'elles représentaient. Il n'en avait rien laissé transparaître, l'éducation avait mis un vernis épais sur ces traits. Elle ne voulait pas rester en dehors de la conversation, aussi se mit-elle à intervenir. Stéphane en parut soulagé, lui qui lui avait lancé plusieurs regards af-

fectés parce qu'ils parlaient d'un sujet qui ne devait guère intéresser une femme. Le patron eut par contre une attitude affligeante. Il s'adressa à la jeune fille avec hauteur, lui expliquant vaguement de quoi ils parlaient comme si elle était une demeurée. En même temps, elle observait un double vibrant, agressif, comme prêt à fondre sur elle. Quand elle voulut faire rapprocher sa propre ombre de celle de l'homme, il y eut comme un mouvement de recul, de dégoût. Puis une gesticulation frénétique, le double avançant et reculant plusieurs fois rapidement. Elle fut surprise de constater que cela agressait son propre double. Pour la première fois, elle sentit cette partie d'elle-même comme meurtrie. Ces auras n'avaient rien de physique, mais elles pouvaient se blesser.

Elle commença à réagir. Elle fit remarquer qu'elle n'était pas complètement idiote, qu'elle pouvait tout comprendre si on se donnait la peine de donner des explications avec des mots compréhensibles. Cela n'eut pas pour effet de pacifier les choses. Stéphane prit d'abord une mine consternée. Agaçant. Puis le patron, tombant dans la condescendance, insista lourdement sur la nature incompréhensible des choses de la mécanique pour toute femme normale.

—Je comprends bien que vous n'aimez pas les femmes, Monsieur, mais c'est votre problème personnel, sachez que les femmes peuvent tout comprendre, comme les hommes. Il suffit d'expliquer correctement.

—Je n'ai pas de problème personnel, d'ailleurs j'ai une femme et même des femmes, fit-il en clignant de l'œil.

—Des femmes, cela ne veut pas dire qu'on les aime. Ni qu'on y comprenne quoi que ce soit.

—Je ne vous permets pas de juger, Mademoiselle.

—Ce n'est pas juger que de voir que vous ne respectez pas beaucoup la féminité.

L'homme avait commencé à se masser les poings, un geste machinal qu'elle lui fit remarquer.

—Regardez, vous vous massez les poings, comme quelqu'un qui aimerait frapper. Qu'est-ce que cela vous fait quand vous battez une de vos femmes? Ne niez pas, je le sais.

L'homme rougit, de surprise et de honte, puis de colère.

—Qui vous a raconté ça? Je ne vous autorise pas à critiquer ma vie privée. Ce sont... ce sont... des racontars.

Elle sut qu'elle avait vu juste. Mais la colère de l'homme était montée à un trop haut niveau, il ne se contrôlait plus. Il se mit à engueuler le pauvre Stéphane, qui aurait certainement voulu disparaître sous le plancher.

—Laissez-le en dehors de ça!

Elle avait presque crié.

Stéphane, les deux bras levés à l'horizontale devant lui dans un geste d'apaisement, tenta de calmer le jeu. La jeune fille eut pitié de lui, il n'avait pas mérité d'être au milieu d'une partie de ping-pong de cette nature. Mais le mal était fait. Il n'y eut plus de conversation, le patron écourta autant qu'il le pouvait la fin du repas et s'éclipsa.

L'explication avec Stéphane fut houleuse.

— Non mais t'es malade ? Qu'est-ce qui t'a pris de l'agresser comme ça ?

— Je ne l'ai pas agressé la première.

— C'est égal, tu l'as agressé, il est tout fâché maintenant. Qui t'a parlé de cette histoire de violence avec les femmes ?

— Personne, je le sais, c'est tout.

— Personne ? Donc tu inventes ? Mais tu as pété un câble, accuser un type comme ça. Mon patron, en plus.

— Ton patron est un salaud, que veux-tu que je te dise.

Elle était fatiguée. Elle abrégua, se fit raccompagner. Ce soir-là, pas de câlin, elle quitta Stéphane rapidement, il était d'ailleurs froid comme la banquise quand il lui donna un petit bisou en bas de son immeuble.

La solitude lui faisait du bien. La période de découverte n'avait pas apporté autre chose que des ennuis et de la fatigue. Elle se sentait comme Cassandra, la prophétesse condamnée par Apollon à ne jamais être crue. Les autres étaient transparents mais elle ne pouvait rien faire. Elle avait essayé, mais leur parler en fonction de ce qu'ils étaient n'avait fait qu'exciter leurs points les plus sensibles.

Elle se rendit à son travail sans enthousiasme. Elle devait faire des efforts pour retrouver une attitude comparable à celle qu'elle avait eue auparavant. Son double continuait à lui faire percevoir ce que les autres étaient ou les affections dont ils souffraient, mais elle ne savait quoi faire de tout ça. Ses collègues furent fidèles à eux-mêmes, prévenants mais ne pensant qu'à protéger leur petite parcelle de territoire. Elle fut polie, juste assez ouverte pour ne pas déclencher une avalanche de questions. Heureusement, la période n'était pas chargée. Le bureau pouvait travailler sans agitation. Aussi souvent que possible, elle s'isolait. Elle avait du retard à rattraper, elle le prenait comme prétexte pour raccourcir les conversations téléphoniques ou abréger un entretien. Elle évitait la machine à café, lieu de bavardages et capitale du « ça va toi, et puis chez toi et à part ça ? » Elle n'avait pas la force de jouer la comédie à ce point. Sa volonté n'était pas assez musclée pour occulter ce qu'elle percevait avec son autre moi. Ou plutôt, sa volonté n'avait pas grand-chose à voir avec ce phénomène, il s'agissait d'une seconde nature, impé-

rieuse. La seule chose possible était de s'en distancer en tentant de ne pas tenir compte des informations. Frustrant, mais salutaire.

Les journées passaient lentement, il lui était pénible de jouer au chat et à la souris avec ses semblables. Son accident avait ouvert des portes, contre son gré, qu'elle ne pouvait plus fermer. Elle en avait profité, parfois encore cela lui servait, mais la plupart du temps elle souffrait plutôt de son impuissance. Savoir n'est rien sans pouvoir. Or, la cuirasse mise au point par chaque personne est si épaisse que les mots sont bien faibles pour la percer. Des murailles... Elle se surprenait souvent à soupirer.

Elle revoyait Stéphane, de temps à autre. Elle l'avait gardé chez elle une ou deux fois. Curieusement, la sensation extraordinaire qu'elle avait sentie pendant son premier orgasme après l'accident s'était atténuée. Elle ressentait encore un certain vertige, agréable, mais le souffle intérieur puissant, enveloppant, s'était beaucoup adouci. Elle en gardait une nostalgie qu'elle transformait en envie de douceur, demandant sans arrêt à son compagnon de la caresser. Patient et disponible, il s'exécutait. Son silence était confortable, alors qu'elle en avait souvent forcé les portes pour contraindre Stéphane à s'exprimer. Maintenant, elle se reposait.

Elle se prépara à partir en congé. Le travail était vraiment trop calme. Elle avait rattrapé son retard, rien d'urgent ne se présentait, elle pouvait s'absenter. En quelques jours, elle prépara le terrain. Fort heureusement, les autres personnes du bureau n'avaient pas de projets précis et immédiats. Elle aborda son chef avec une stratégie simple, lui montrant qu'il avait tout à gagner à ce qu'elle s'absente, et cette fois-ci pour des vacances et non pour maladie, quand le travail n'était pas trop lourd. Il n'opposa pas beaucoup de résistance. Elle en fut soulagée.

Stéphane ne pouvait pas se libérer. Elle l'avait prévu, elle voulait être seule. Le jeune homme fit quelques difficultés. Il était encore sous le choc depuis l'accident. Son amie avait changé, elle avait eu des comportements déstabilisants. Il aurait eu besoin d'un peu de temps pour s'y faire. Ne pouvait-elle rester encore un peu dans les parages? Elle fut ferme, puis douce. Sa décision était prise. Cela ne changeait rien entre eux mais lui ferait du bien. Elle était attendrie, percevant, derrière l'apparente simplicité de son ami, une sensibilité très féminine. Il s'occupait de moteurs, très masculin, ça. Mais il était à fleur de peau, il recevait les agressions comme un écorché vif. Elle se dit qu'elle avait de la chance, qu'elle allait l'aider à cultiver cette sensibilité que, contre son gré, elle avait un peu malmenée avec ses expériences de double virtuel.

AILLEURS

Son choix se porta sur la montagne. Une petite station ferait l'affaire. L'hôtel était à moitié plein, elle serait tranquille. Les patrons avaient l'habitude de la variété des clients. Cette petite nana paraissait peu causante. Ils tentèrent bien une ou deux fois d'engager la conversation, mais elle restait évasive et lointaine.

Elle dormit tard le premier matin. Comme une vieille fatigue à évacuer. Elle s'habilla rapidement et sortit après le petit-déjeuner. Il faisait beau, l'air était vif, la température fraîche. Elle marcha d'un pas décidé. Elle ne connaissait pas la région, aussi se fia-t-elle aux écriteaux. Les temps de parcours étaient variés, elle choisit une durée de deux heures. Au bout de quelques kilomètres, elle avait trouvé un pas qui s'accordait à son souffle et au rythme de son cœur. Elle était bien, elle n'avait pas besoin de fixer son esprit. Elle regardait autour d'elle, la nature était belle. Simple dans sa couleur verte. Puissante dans ses reliefs montagneux. Bruissante et vibrante avec un peu de vent, des rivières. Au bout d'une bonne heure, elle se décida brusquement à quitter le chemin balisé. Un tout petit sentier partait entre les arbres, pour rejoindre ce qui ressemblait à une clairière surplombant la vallée. Elle s'y engagea. Quelques centaines de mètres plus loin elle s'en félicita. La clairière dominait effectivement la vallée. Elle s'assit pour contempler le panorama.

Son souffle ralentit peu à peu. Elle ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, elle sentit sa tête dodeliner. Elle la laissa s'abaisser sur sa poitrine et s'assoupit quelques instants. Mais elle perdait l'équilibre. Elle s'étendit et un sommeil léger l'emporta. Comme ballottée à la surface d'un lac un peu agité, une parcelle de sa conscience entendait les sons autour d'elle. En partie humains, comme ceux produits par les véhicules au loin, en partie naturels comme le vent et les cris des oiseaux.

Elle s'éveilla parce qu'elle se sentait bouger. Il n'y avait pourtant aucun tremblement de terre. Elle s'assit, son double s'arracha avec toujours la même petite douleur. Mais cette fois-ci il ne se contenta pas de rester autour d'elle comme une ombre immuable. Il était plus grand, il vibrait sur un rythme qu'elle ne comprenait pas. D'abord impressionnée, elle se souvint des ses exercices de relaxation. Elle ferma les yeux et respira avec l'abdomen. Elle ne savait pas si son corps se balançait réellement d'avant en arrière. Elle sentait, une houle régulière, accompagnée par son aura agrandie. Elle se laissa aller. Peu à peu, elle commençait à se

sentir mieux. Elle osa porter davantage sa concentration sur son ombre magique, ce qu'elle n'avait plus fait depuis longtemps, par crainte de ce qu'elle découvrait chez les humains qu'elle côtoyait. Le vent devenait un être. Non pas une personne, un être. Elle avait envie de le nommer, mais sa bouche refusa d'émettre un son qui aurait pu briser le charme. Elle trouva le vent sérieux. Ce mot la fit sourire intérieurement. Mais oui, sérieux convenait. Il était là parce qu'il ne devait pas être ailleurs. Il nettoyait l'air, il permettait aux arbres de se débarrasser de feuilles et de branches mortes, de secouer quelques insectes trop entreprenants. Il faisait tourner les oiseaux dans les airs, servait de moteur et de carburant à ce rapace aux ailes quasiment immobiles qui scrutait les champs.

Son double réagissait aussi au vent. Il ondulait comme un roseau. Il changeait de forme comme un nuage. Elle souhaita qu'il s'agrandisse et son volume gonfla, dépassant la hauteur des arbres avoisinants. La plaine était belle, la montagne était encore plus puissante avec ce point de vue plus vaste, même s'il gardait toujours un peu de flou, comme un rêve.

Le vent faiblit. La montagne le remplaça. D'elle émanait une puissance vibrant plus lentement. La montagne est installée dans sa force, elle est lourde, si lourde. Tranquille aussi. Sûre de son hiératisme, on la dirait en attente d'une adoration. La jeune fille se sentait toute menue, son double, même si elle l'avait laissé grandir, restait si modeste qu'elle en conçut une prière. Quelques mots formèrent une phrase de reconnaissance. Bien vite elle renonça aux phrases. Il s'agissait, à son grand étonnement, d'un échange, d'une communication avec quelque chose d'éternel. Son double était comme un filet, attrapant ce qui passait par là. La focalisation de l'oiseau sur une hypothétique proie la frappa, il n'avait pas de perturbation, celui-là, une seule idée lui suffisait pour le moment présent. Les arbres constituaient un concert différent, leur bruissement n'avait pas l'air d'être dû au seul vent. Le déplacement de l'air entraînait en résonance avec la vie qui circule au sein des branches et du tronc. L'autre partie de la jeune fille, devenue transparente, en frémissait aussi.

Elle se laissait complètement aller. Elle ne se rendit pas compte que peu à peu elle perdait conscience de l'origine de ses sensations. Elle recevait une paix intérieure dont tout son corps avait eu besoin sans qu'elle eût pu l'exprimer. Comme des retrouvailles inattendues, la rencontre avec un ami perdu de vue et dont on a gardé l'affection intacte tout au fond de soi. Il n'y avait pas de changement profond à l'intérieur d'elle, ce qui se passait n'était au fond qu'une réconciliation pure et tranquille avec le présent. Cela, elle ne se le disait pas, elle le vivait avec une simplicité dont elle ne se savait pas capable. Les mots étaient absents; ils ne

parvenaient pas à percer la conscience, laissant la place aux vagues souples de ces sensations aux portes de l'inconscient.

Il n'y eut pas rupture de charme. Mais le temps passait et le faisait savoir. Le corps n'est pas conçu pour conserver une position immobile trop longtemps. Elle laissa faire, sa vision double commença à se rétrécir et elle ressentit le besoin d'étirer ses bras et ses jambes. Elle le fit longuement, retrouvant la tonicité de ses muscles avec plaisir. Son souffle se fit ample, plusieurs fois de suite. Elle se leva.

Elle ne laissa pas son esprit tenter une analyse de ce qu'elle venait de vivre. Elle chantonna doucement. Elle accéléra le pas, reprenant le sentier étroit qui l'avait conduite à son poste d'observation. Elle voulait rentrer, mais pas trop vite, choisissant un détour qui prolongerait un peu la promenade. Ce chemin était plus large mais il obligeait à monter et descendre des pentes raides. Elle ne s'en formalisait pas, la marche lui avait toujours été facile. Au détour d'un virage, après plusieurs franchissements qui lui avaient fait battre le cœur, elle se trouva face à une descente sinueuse. Elle continua à un rythme soutenu; mal lui en prit car les pierres du sentier n'étaient pas stables. Elle tomba de côté, roulant sur plusieurs mètres. Sa tête heurta le sol, assez durement. Elle avait crié. Perdit-elle conscience? Elle n'eût su le dire. Elle restait immobile, couchée à quelques mètres du chemin, au milieu de la descente. Elle avait mal un peu partout et n'osait pas bouger. Elle s'en voulait et craignait par-dessus tout de s'être cassé un os. Elle entendait parler. Des promeneurs avaient entendu son cri. Le chemin qu'elle avait choisi était heureusement un lieu de passage vers plusieurs points de vues intéressants. Sans qu'elle se manifeste, ils la virent et s'approchèrent rapidement. Leurs yeux étaient inquiets, les questions fusèrent. La jeune fille se dit qu'il était temps de faire l'inventaire de ses blessures. Elle bougea et put constater que ses jambes étaient endolories, elle avait un genou rougi, comme quand elle était petite et qu'elle tombait en jouant, mais rien n'était cassé. Elle sentit une douleur derrière sa tête et y porta la main. Elle avait une bosse, sa main revint avec quelques gouttes de sang. Ce n'était pas trop grave mais elle fut contente que le couple venu à son secours l'aide à se relever. Ils parlaient sans arrêt. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la station, la forçant à se rendre à la permanence. Elle se sentait un peu choquée, mais rien de plus. Une promeneuse était particulièrement prévenante, l'observant sans cesse. C'était une métisse, au port altier. Elle tint à rester avec elle quand un médecin l'examina. La chute avait laissé des traces: quelques bleus impressionnants, une bosse à la tête. Elle refusa la radiographie, affirmant avec aplomb qu'elle n'avait à aucun moment perdu connaissance. Elle n'en était pas sûre mais elle n'avait pas envie de s'éterniser là.

La visite terminée, les deux femmes sortirent, la jeune fille demandant à son

accompagnatrice d'accepter d'aller boire quelque chose. Elles se dirigèrent vers un café proche. La jeune fille était rassurée sur son état physique. Par contre, elle avait tenté d'observer la promeneuse avec son regard double, et aussi le médecin, et n'y était pas parvenue. Elle s'aperçut en marchant qu'elle n'avait plus le moindre vertige. Elle en eut les larmes aux yeux. Elle aurait dû se réjouir de ce qu'elle aurait pu considérer comme une guérison, mais elle regrettait ce qu'elle avait perdu. En face d'elle, la femme remarqua son trouble. Elle lui demanda doucement de lui dire ce qu'il se passait. La jeune fille répondit :

— Je crois que j'ai perdu quelque chose.

— Est-ce un objet de valeur ?

— Non, non, c'est autre chose, c'est quelque chose... comment dire, quelque chose dont j'étais capable. Enfin, c'est difficile à expliquer.

Le sourire bienveillant de la femme encouragea la jeune fille. La métisse avait un regard d'un noir insondable, profond à s'y perdre. Elle la regarda avec intensité. Elle pensa qu'elle pouvait lui faire confiance; elle n'avait pas l'envie de se méfier. Elle était fatiguée de se poser des questions sur ses semblables et elle décida de parler. Elle prit la précaution de demander si elles avaient un peu de temps. Le sourire épanoui de la femme et sa réponse la rassurèrent, elle n'avait pas besoin de résumer en trois phrases ce qu'elle avait à dire.

Elle commença par la chute. Cela n'avait rien d'étonnant, elle vivait avec un vertige permanent depuis son accident. Elle se surprit à faire de l'humour quand elle décrivit l'incroyable situation qui consiste à recevoir un motard sur la tête. L'autre rit de bon cœur, la jeune fille aussi. Cela lui faisait du bien. Puis elle décrivit sa vision double, décalée. Elle expliqua avec autant de détails que possible le malaise qu'elle avait provoqué chez ses semblables. Elle raconta comment elle avait fâché le patron de Stéphane. Elle n'arrivait plus à s'arrêter de parler, l'autre semblait d'une patience infinie et jamais son regard ne manifestait la moindre impatience ni ne reflétait le moindre éclat d'un jugement. Encouragée, sans savoir au juste par quoi, elle décrivit, timidement, ce qu'elle avait ressenti dans la nature. Elle en eut les larmes aux yeux. Les deux mains de la promeneuse se refermèrent doucement sur les siennes, par-dessus la table. La jeune fille sentit leur chaleur comme un endroit réconfortant. Elle avoua qu'elle se sentait très seule. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Elle ne fit rien pour les effacer.

— Ne vous en faites pas, Mademoiselle, c'est normal. Ce que vous avez démontré aux autres vous range dans la catégorie des gens qui ont quelque chose en plus. Tous les génies, de quelque sorte que ce soit, ont des problèmes de compréhension avec les autres et finissent soit tous seuls, soit par se sentir seuls. Ne

vous faites pas de souci pour ce que vous semblez avoir perdu. Demandez-vous ce que vous avez gagné.

Les sourcils de la jeune fille se haussèrent.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez vécu plusieurs expériences extraordinaires. Vous avez touché du doigt ce que les autres sont vraiment, ce qu'ils n'ont pas toujours conscience d'être. Peu importe que vous ne puissiez plus le faire avec ce don. Vous avez acquis cette expérience. Vous ne pourrez plus jamais regarder quelqu'un de la même manière maintenant. Voilà ce que vous avez gagné. Peut-être devrez-vous chercher davantage, mais vous trouverez chaque fois que vous chercherez. Vous savez que ces informations sont là, n'est-ce pas ?

Elle reprit les mains de la jeune femme dans les siennes. Celle-ci ne résista pas.

— Regardez-moi. Dites-moi ce que vous pensez de moi. Ou plutôt non, pas ce que vous pensez, ce que vous ressentez.

La jeune fille s'aperçut qu'elle avait déjà l'impression d'avoir recueilli plein d'informations.

— Je vous fais confiance, entièrement, mais je ne sais pas pourquoi.

— Cherchez un peu.

— Je sens que je le peux. Je crois que je vous sens proche de moi, mais comment est-ce possible ?

— C'est bien, je vais vous dire pourquoi. Je suis musicienne. La musique est mon refuge. J'ai eu beaucoup de mal tout au long de ma vie avec les autres. Je suis sensible à tout ce qu'ils me disent, parfois simplement à leur attitude. Cela a provoqué des émotions fortes, mais j'ai pu les supporter grâce à la musique. C'est un peu comme vous, vous avez côtoyé les autres avec une sensibilité différente. Il vous reste à transformer ça pour pouvoir continuer à vivre avec eux.

— Mais comment faire, puisque je n'ai plus ma vision double ?

— Réjouissez-vous de l'avoir eue ! Vous voyez bien que vous en avez gardé quelque chose puisque vous avez pu me parler. Vous avez senti que vous le pouviez. Donc vous avez cette sensibilité. Elle est là et se manifeste différemment.

La jeune fille réfléchit quelques instants. Elle regarda intensément son interlocutrice. Si elle prenait la précaution de ne pas laisser des mots prendre forme dans sa tête, elle devait bien s'avouer qu'elle percevait la fragilité de cette femme. Elle aurait pu décrire la panoplie des souffrances que cette autre avait endurées et, curieusement, elle ne pouvait pas mettre en doute ce qu'elle devinait. Elle serra les mains un peu plus fort. L'autre sourit. La jeune fille eut de nouveau les larmes aux yeux. La musicienne parla encore d'une voix très douce.

—Vous êtes une personne unique. Je ne dis pas ça pour vous flatter, mais pour que vous vous considériez comme vous êtes. L'expérience que vous avez traversée vous laisse différente, avec quelque chose de nouveau en vous, à faire croître.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Cela s'appelle l'intuition. C'est un don qui demande à être cultivé, vous avez la chance de l'avoir eu d'une manière différente, c'est une responsabilité, maintenant vous savez ce qu'il vous reste à faire.

—Que devrais-je faire ?

—Les moments que vous avez vécus depuis votre choc ont laissé des traces. Ce que vous avez perçu ne venait pas d'une faculté extérieure à vous, c'était une partie de vous. Elle vous déséquilibrait. Désormais vous pouvez continuer à utiliser ce que vous êtes. Mais vous n'aurez plus besoin de cette façon un peu brutale de dire ce que vous avez à dire. Peut-être même que dire n'est pas adéquat, faire est mieux, les gestes, les attitudes sont souvent plus démonstratifs que les paroles.

La jeune fille se redressa sur sa chaise. Elle entendait bien, elle sentait monter du plus profond d'elle quelque chose qui ressemblait à un espoir. Elle commençait à se faire à l'idée d'une autre vie. Où allait-elle l'exercer ? Comme si elle avait deviné cette interrogation, la musicienne sourit.

—Ne vous en faites pas quant à ce que vous devez faire, où vous devez aller. Vivez votre vie au jour le jour. Je crois au destin individuel. Si votre route a été interrompue par un accident peu banal, suivi d'une tranche de vie à la fois riche et un peu déstabilisante, la suite vous sera donnée.

—Que dois-je faire ? Dois-je continuer mon travail ?

—A mon avis, ne vous en faites pas. Continuez votre vie. N'ayez qu'une préoccupation supplémentaire, celle de rester ouverte. Votre vision a changé, avant elle s'imposait à vous, il vous appartient désormais d'être attentive, de ne pas vous endormir. Utilisez ce que vous avez entrevu, faites grandir votre intuition. Je ne doute pas qu'elle servira un jour à aider l'humanité.

—C'est un bien grand destin que vous me décrivez là.

—Ne vous fourvoyez pas. Toute vie est un grand destin... Notre jugement des valeurs est complètement faussé. Qui peut dire que telle existence a été supérieure à telle autre ? Souciez-vous de votre chemin, ne vous souciez pas de ce que les autres en disent.

—Vivre ma vie, c'est ça ?

—Vivez votre vie, simplement, en vous souvenant que le mieux que vous puissiez faire est d'être consciente du moment présent. C'est dans ce moment

que vous êtes active, comme là, quand nous parlons. Ce n'est pas en vous disant que ce vous devriez faire, les « il faut », les intentions vagues qui changeront quelque chose, ce sont vos actes concrets qui font la différence.

La femme retira ses mains, sourit et déclara qu'il était temps de s'en aller maintenant. Prise au dépourvu, la jeune fille eut une lueur d'affolement dans le regard et demanda :

— Mais est-ce que je vais vous revoir ? Où habitez-vous ?

— Nous allons peut-être nous revoir. Ne vous en faites pas. Nos routes se sont croisées comme elles devaient se croiser. Vous allez rencontrer d'autres personnes pour vous faire avancer. Reconnaissez-les, même celles qui vous ennuiant ou qui vous font douter. Elles sont sur votre route pour que vous vous dépassiez. Appelons destin ce qui nous a permis cet échange, vous pouvez aussi l'appeler Dieu si vous le voulez. Je ne vous donne pas mon adresse, mais si nous devons nous revoir cela se fera sans difficulté.

La jeune fille voulut d'abord protester. Elle prit une seconde pour se demander si elle avait lieu de le faire. Au fond d'elle-même, elle sut que cela ne servirait à rien. La rencontre avait été belle, elle se disait qu'elle ne serait pas unique. Elle perçut la sensation de « confiance » dans son ventre et elle sourit.

En sortant du café, elle regarda le ciel. Il était beau. Elle soupira. Maintenant, j'ai très envie de revoir Stéphane. J'ai assez profité de sa souplesse, il est temps que nous construisions quelque chose qui soit bien pour nous deux, se dit-elle. D'ailleurs, la sensibilité que j'ai perçue chez lui me semble bien proche de ce que j'ai vécu, même s'il la vit différemment.

— Quel est votre prénom ? Mademoiselle, demanda la musicienne.

— Félicité, mais je ne l'aime pas, répondit rapidement la jeune fille.

La femme sourit, son sourire voulait dire « vous voyez bien... »

Félicité réalisa ce qu'elle avait dit, elle faillit s'excuser, corriger, dire que son prénom, finalement... Elle n'en fit rien. Elle sourit à son tour et partit sans se retourner.

Table des matières

Le choc.....	4
L'hôpital.....	8
Rencontres.....	15
Expériences.....	20
Caractères.....	25
Ailleurs.....	31



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, août 2002

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © Dominique Zaugg

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS